



Entretien
François Morel

L'étonnement d'être au monde

Propos recueillis par Jean-Christophe Planché

C'est l'auteur de ces délicieuses chroniques, douces et incisives, du vendredi matin sur France Inter. Il est venu en janvier et il nous revient en mai. Sa présence pour une lecture émouvante et très personnelle de son livre *Hyacinthe et Rose*, nous a permis une rencontre de fin de soirée. Une rencontre avec un homme généreux, simple qui ressemble assez à l'image publique que l'on s'en fait. Ce qui est suffisamment remarquable pour être signalé.

Après des études littéraires et un passage à l'École de la rue blanche (ENSATT), François Morel entame une carrière de comédien et entre dans la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeieff. Il passe ensuite à l'écriture et l'interprétation, jouée ou chantée, de ses propres textes. Depuis septembre 2009, il fait une chronique sur France Inter tous les vendredis à 8h55.

François Morel
samedi 22 janvier 2011
à 22h07 au Channel

Photo Michel Vanden Eeckhoudt

Comédien de théâtre et de cinéma, chanteur, auteur, chroniqueur sur France Inter...
Quel est le fil conducteur entre toutes vos activités ?

Je crois qu'on me reconnaît bien d'une activité à l'autre, que leur lien est très fort. Les gens qui me connaissent par mes chansons ne changent pas d'univers quand ils m'écoutent à la radio en train de faire mes chroniques. Les chroniques que je propose sur France Inter ne sont pas le contraire du livre *Hyacinthe et Rose* que j'ai présenté au Channel dans le cadre d'*Entre les lignes*. J'ai l'impression au contraire qu'il y a trop de cohérence et que je change de support de temps en temps pour que les gens se rendent moins compte que je raconte toujours la même chose. Dans le fond, je joue, j'écris et je joue parfois ce que j'écris, éventuellement avec des notes. Je ne me sens pas compétent dans de nombreux domaines. Je me sens par exemple incapable de faire un film comme Yolande Moreau. Quand on me qualifie d'écrivain, je corrige aussitôt avec d'autres mots comme conteur ou auteur parce que je pense que l'écriture demande un investissement, une rigueur que je n'ai pas. Ce n'est pas la vie que j'ai choisie. J'aurais peut-être pu avoir cet engagement-là mais je ne l'ai pas encore eu car j'ai besoin de la scène. Les obsessions qui traversent tout ce que je fais m'échappent complètement. Il me semble qu'il est toujours question de l'enfance. Chaque chanson, chaque texte, chaque présence sur scène évoque fondamentalement le temps qui passe. C'est d'ailleurs aussi pour cela que j'aime le théâtre car toute représentation est une dernière. Le spectateur assiste à une représentation qui n'aura plus jamais lieu.

Votre regard sur le passé est-il nostalgique ?

Je me suis beaucoup défendu d'être nostalgique notamment quand j'ai écrit et joué *Les habits du dimanche* qui évoquent une famille des années soixante à travers le regard de l'enfance. Je n'aime pas l'esprit nostalgique qui laisserait croire que les années soixante étaient formidables, que les gens étaient heureux, qu'il n'y avait aucun problème, que De Gaulle était honnête, les gens polis et le pain meilleur. Cela est en partie vrai mais c'était aussi une société beaucoup plus bridée, corsetée, qu'aujourd'hui. Il y avait moins de libertés, les gens avaient tendance à s'exprimer moins dans

ce qu'ils étaient, notamment dans les différences ethniques ou sexuelles. Ce n'est pas forcément un temps que je regrette comme un paradis perdu mais une forme de nostalgie est quand même présente parce que quand on grandit, on vieillit et on perd des gens qu'on aime bien. Je ne verrai plus mon copain Serge Rousseau, je ne verrai plus ma tante Hélène... La nostalgie est peut-être liée au fait qu'on a plus de temps à vivre quand on a quinze ans que quand on en a cinquante et que j'aime bien la vie. Tout ce que je fais et que j'aime est plutôt marqué par le plaisir de vivre et d'être ensemble. Quand on regarde une fleur, on peut s'interroger sur le monde, sur la vie, sur notre place dans l'univers. Ce qui réunit mes personnages Hyacinthe et Rose est l'étonnement d'être au monde. L'un et l'autre trouvent des réponses différentes selon leur milieu ou leur culture mais tous deux ont la même capacité d'émerveillement. Je ressens sans doute un peu une nostalgie de cette époque pendant laquelle les croyances et les convictions étaient plus marquées. Je trouve qu'il y a globalement quelque chose de plus moyen en ce moment. Tout le monde est moyennement agnostique, moyennement de gauche. Dans l'après-guerre, les gens étaient plus nombreux à avoir une vision du monde plus claire, plus nette, plus tranchée. Ils croyaient en l'avenir. Aujourd'hui, j'ai l'impression que nous considérons que l'avenir est derrière nous.

En tant qu'individu, vous êtes très concerné par notre époque que ce soit dans vos opinions politiques ou dans vos goûts culturels. Pourquoi notre époque apparaît-elle si rarement dans vos œuvres ?

Notre époque apparaît davantage à travers mes chroniques ou des chansons comme *Petit homme* ou *Cas sociaux* qui critiquent le mépris des élites actuelles pour les gens ordinaires. Les personnes publiques ont une responsabilité, notamment par rapport aux jeunes, et je trouve par exemple que l'image de la réussite par l'argent qui nous est donnée à travers le yacht de Bolloré ou la Rolex est à l'opposé extrême de toutes mes valeurs. Le monde actuel m'intéresse mais j'ai toujours besoin d'une distance dans mes spectacles. Je me sens partagé entre la volonté d'évoquer le monde d'aujourd'hui et celle de proposer une évasion. J'attends du théâtre qu'il nous fasse décoller du réel pour mieux le regarder. Je déteste les spectacles où les références au quotidien sont trop directes. Je me situe davantage dans l'évasion même si le

monde d'aujourd'hui me fascine et me trouble, je pense que j'aurais du mal à en parler directement. Il faut une certaine distance pour parler du présent : l'émerveillement de Rose devant la blouse en nylon n'est finalement pas très différent de celui ressenti aujourd'hui devant l'iPad. Nous restons les mêmes. Nous pouvons lire aujourd'hui *La princesse de Clèves* parce que ce roman du XVII^e siècle renvoie à des choses humaines, profondes et intemporelles. Je ne réfléchis pas tant que cela : j'exprime aussi tout simplement ma moquerie ou ma tendresse. Nos grands-mères avaient toutes des robes en nylon qu'elles trouvaient formidables parce qu'elles prenaient moins de taches, se lavaient facilement... On a ensuite trouvé cela ringard et ce sera peut-être à nouveau à la mode demain. On peut s'amuser des modes et du regard des contemporains sur la modernité qui ne cesse de changer et qui nous fuit dès que nous pensons la rattraper. Il s'agit toujours de la vanité des choses.

Les moments que vous évoquez dans vos spectacles, comme le jeu enfantin consistant à mettre un bouton-d'or sous le menton pour savoir si on a mangé du beurre, renvoient à l'histoire intime de chacun. Comment jouez-vous sur ce pouvoir d'identification très fort de vos textes ?

J'essaie de faire en sorte que l'histoire la plus banale soit toujours sous-tendue par une écriture qui va surprendre le lecteur, l'auditeur ou le spectateur. Ce qui m'intéresse est, par l'écriture, de déplacer sur une scène quelque chose de tellement banal qu'on se sente surpris de le voir ainsi mis en valeur. J'aime quand une sensation que nous avons éprouvée intimement, un vieux souvenir d'une promenade avec sa grand-mère dans les champs, devient une histoire qui va intéresser plein de spectateurs à la fois. Cela me touche et il me semble que mon rôle est plutôt d'apporter la chronique, le théâtre ou la chanson comme des consolations. Le monde est dur, la vie difficile, les occasions de s'engueuler si nombreuses... On ne va pas au théâtre pour oublier ses problèmes mais pour les regarder différemment, avec un peu plus de distance ou de légèreté. Je tente de trouver ce qui va tous nous réunir, notre fond commun. Si je parviens à faire rire en même temps le type qui vote pour Bayrou et celui qui vote Mélenchon, je suis content de moi. Cela signifie aussi que je vais pouvoir échanger avec les deux et comprendre des choses de l'un comme de l'autre. Cela ne vaut pas d'ailleurs pour certains extrémismes avec lesquels j'ai plus de mal !

Voyez-vous une différence entre le théâtre public et le théâtre privé dans lequel vous jouez parfois ?

Je joue principalement dans le théâtre public mais certains de mes spectacles sont ensuite joués à Paris dans le théâtre privé. Par exemple, le premier spectacle que j'ai joué seul, *Les habits du dimanche*, a été créé dans le public avant d'être montré dans le privé : cela m'a permis de jouer plus longtemps en m'installant plusieurs mois dans le théâtre. Je ressens parfois un besoin frénétique d'être en scène. Quand je ne joue pas pendant longtemps, je perds ma voix, je vais moins bien. Le privé me permet de faire de longues séries. Je n'oppose par forcément le théâtre public et le théâtre privé. On caricaturerait en pensant que le théâtre public c'est Patrice Chéreau et le privé Jacques Balutin. J'ai adoré jouer, avec Olivier Saladin, *Bien des choses* au théâtre de la Pépinière à Paris qui est dirigé par des gens exigeants qui ont travaillé avec Alfredo Arias pendant des années et ont une vision intelligente et contemporaine du théâtre. Je trouve formidable que le théâtre public puisse rencontrer le succès et cela ne signifie pas nécessairement qu'il utilise des recettes du privé. Le cas de la compagnie Deschamps-Makeïeff est un bel exemple. Si la compagnie a beaucoup apporté au public en remplissant les salles, le théâtre public a beaucoup apporté à la compagnie en défendant leurs spectacles et en leur laissant le temps d'exister quand ils n'étaient pas connus. Le théâtre public a donc un rôle essentiel. Une activité artistique n'est pas uniquement commerciale. Il faut parfois du temps pour que des artistes puissent s'exprimer et il faut aussi des gens qui aient le courage de se rendre compte que ces artistes ont quelque chose à dire, que ce n'est pas encore populaire, ne le sera peut-être jamais, mais qu'il est important que leur parole puisse être dite et entendue. Je me méfie des postures. Dans un prochain spectacle, je mets en scène les joutes verbales qui ont opposé deux célèbres critiques du *Masque et la plume*, Jean-Louis Bory et Georges Charensol, dans les années 60-70. C'est un spectacle sur l'amour du cinéma, des arts et sur la manière dont leurs échanges conflictuels construisent aussi une belle amitié. Il est assez amusant de les entendre s'enthousiasmer pour des films aujourd'hui oubliés et trouver ennuyeuse la série des *Parrain* de Coppola que nous considérons maintenant comme des chefs-d'œuvre...

Ce qui m'intéresse est, par l'écriture, de déplacer sur une scène quelque chose de tellement banal qu'on se sente surpris de le voir ainsi mis en valeur.

**Le théâtre ne traite pas
les cerveaux comme
des ventres mous.**

Actuellement, la critique des œuvres artistiques me semble plus perverse : *Télérama* va par exemple trouver intelligent de mettre en couverture Mimi Mathy parce qu'on ne l'attend pas là et, dans la même volonté de créer le paradoxe, écrire du mal du dernier spectacle de Chéreau alors que nous pourrions penser qu'il en dirait du bien. L'œuvre devient un prétexte et ce n'est pas très intéressant. Le théâtre public comme le privé présentent des œuvres plus ou moins passionnantes. Il faut essayer de les apprécier en tant que telles, sans idées préconçues. Une autre différence de taille entre public et privé, qui est une des raisons pour lesquelles je préfère travailler dans le public, est le prix des places. J'aime que le public soit nombreux mais aussi mélangé. Je n'ai vu nulle part ailleurs des tarifs aussi bas que ceux pratiqués au Channel. Si cela permet aux gens qui ne viennent jamais au théâtre d'y accéder, comme cela me semble être le cas ici, c'est formidable. Si cela permet au petit-bourgeois de prendre un deuxième dessert au restaurant qu'il se fait après le spectacle, c'est moins intéressant. Il n'y a pas là non plus de règle absolue mais une des raisons d'être du théâtre public est de permettre aux gens socialement modestes de venir au spectacle.

Le théâtre respectueux du public vous semble-t-il menacé ?

Le risque est réel puisque tout semble aujourd'hui mesuré en fonction d'une obligation de résultat, dans une logique de chiffres. Le critère de la réussite marquée par le nombre d'entrées n'a pas de sens au théâtre. Le théâtre est aux antipodes du temps de cerveau disponible pour Coca Cola. Il ne traite pas les cerveaux comme des ventres mous. On trouve une humanité formidable au théâtre : des gens uniques qui se réunissent devant des personnes uniques. J'aime beaucoup cette anecdote concernant Jean-Louis Barrault et Valéry Giscard d'Estaing. À la fin d'une pièce de théâtre, le président de la République de l'époque était allé

voir le comédien dans sa loge : *Monsieur Barrault, pourquoi continuez-vous à faire du théâtre devant 800 personnes alors que si vous étiez passé à la télévision ce soir, vous auriez touché cinq millions de téléspectateurs ?* Barrault lui aurait répondu : *Il vaut parfois mieux s'adresser à un seul sorcier dans la forêt qu'à des milliers d'abonnés au gaz.* Cela peut sembler très élitaire mais ce n'est pas le cas. Nous avons tous la liberté de devenir des sorciers dans la forêt. Cela signifie que nous sommes tous des gens formidables, singuliers, qui ont envie d'entendre des choses drôles, bouleversantes, intimes. Cela signifie que nous ne sommes pas seulement des consommateurs comme on cherche trop à nous le faire croire.

Vous avez rencontré un grand succès avec les Deschiens diffusés sur Canal Plus. Comment gérez-vous cette notoriété ?

Je la prends assez tranquillement car je n'ai aucune raison de ne pas le faire. Si j'ai été célèbre à l'époque des Deschiens, je le suis moins aujourd'hui. La popularité est très fluctuante : quand on passe à la télévision, on est reconnu dans la rue le lendemain et moins le surlendemain. À l'époque des Deschiens, il a pu m'arriver d'être agacé par des gens qui me tapaient dans le dos à n'importe quel moment pour me demander du gibolin. Mais cela n'a pas duré. J'aime bien dans la vie la courtoisie et la gentillesse et c'est plutôt ce que je reçois aujourd'hui. Quand je passe dans le couloir d'un train et que des gens qui me reconnaissent me sourient, je trouve cela extrêmement agréable. Cela veut dire que j'ai croisé leur vie à un moment donné et qu'ils m'en sont reconnaissants. Ce qui m'importe est que des gens m'aient bien, suivent un peu ce que je fais et se sentent dans une relation de confiance et de fidélité. Parler à tout le monde quand on est sur scène me semble être la moindre des choses. J'essaie à travers la création d'apporter un peu de douceur et de réconfort, de créer du lien. C'est ce que les spectateurs me disent spontanément après une représentation. Susciter le rire ou l'émotion, faire naître de beaux silences : ce n'est pas rien.

Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :

- | | | | | |
|----------------------|----------------------------|--------------------------|----------------------|-----------------------|
| 1 François Guiguet | 10 Jean-Claude Gallotta | 20 Arnaud Clappier | 28 Liliana Motta | 37 Fabrice Lextrait |
| 2 Loredana Lanciano | 11 François Delarozzière | et Guillaume Poulet | 29 Amandine Ledke | 38 Jérôme Bouvet |
| 3 Pippo Delbono | 12 Pascal Comelade | 21 Jules Étienne (Julot) | 30 Sébastien Barrier | et Yann Servoz |
| 4 Leïla Shahid | 13 Anne Conti | 22 Paola Berselli | 31 Francisco Jorge | 39 Reine Prat |
| 5 Gilles Taveau | 14 KompleXKapharnaüm | et Stefano Pasquini | 32 Loïc Julienne | 40 Jan Rok Achard |
| 6 Johann Le Guillerm | 15 Jacky Hénin | 23 Laurent Cordonnier | et Patrick Bouchain | 41 Claire Dancoisne |
| 7 Denis Declerck | 16 Francesca Lattuada | 24 Léa Dant | 33 Francis Peduzzi | 42 Christophe |
| 8 Alexandre Haslé | 17 Bernard Stiegler | 25 Sébastien Réhault | 34 Daniel Conrod | 43 Vincent Josse |
| 9 Hugues Falaize | 18 Michel Vanden Eeckhoudt | 26 Peter De Bie | 35 Ariane Ascaride | 44 Raphaël Navarro |
| | 19 Jean-Luc Courcoult | 27 Guy Alloucherie | 36 Jean Kerbrat | et Clément Debailleul |